

La mission française venait d'être signalée à deux journées de marche de la capitale. Résolu de l'éviter, l'empereur fit hâter les préparatifs pour descendre, comme il l'annonçait à ses ministres, à la rencontre de l'impératrice Charlotte. Mais l'envoi des bagages de sa maison et de son entourage, en destination du port de la Vera-Cruz, s'était déjà ébruité, et l'on savait que les trois escadrons de hussards autrichiens, rappelés à Mexico, sous le prétexte de se reposer de leurs fatigues, avaient déjà reçu l'ordre de se tenir prêts à monter à cheval. La nouvelle de l'éloignement probable du souverain produisit une vive sensation dans la population de Mexico.

L'histoire exclut le roman; pourtant ici l'historien ne peut retracer sans émotion cette scène de deuil, qui voila les derniers moments passés par l'Empereur, au palais de Chapultepec.

L'heure du départ approchait : le souverain, épuisé par la fièvre et vaincu par les événements, songeait à ses espé-

rances brisées et rêvait à son pays natal, qu'il avait maintes fois regretté, en tressaillant aux échos lointains du canon de Sadowa et de Lissa. Une dépêche télégraphique, expédiée des États-Unis, lui fut remise : elle annonçait que la raison de l'impératrice Charlotte avait reçu un ébranlement. Il y a des déchirements, des révoltes d'une âme meurtrie contre la destinée, des luttes de désespoir que la plume ne peut rendre.

La ville entière, où l'impératrice était adorée, resta frappée de désolation. Maximilien donna l'ordre du départ pour la nuit, et, dans la matinée du 20 octobre, annonça au maréchal qu'il s'éloignait de Mexico.

Alcazar de Chapultepec, 20 octobre 1866.

Mon cher maréchal,

J'ai été profondément touché des paroles de consolation et de deuil, que vous venez de m'envoyer en votre nom et en celui de la maréchale. Je tiens à vous exprimer ma plus vive et profonde reconnaissance. Le terrible coup de ces dernières nouvelles, qui ont si grièvement blessé mon cœur, et le mauvais état de ma santé causé par les fièvres intermittentes qui durent depuis si longtemps, et qui, ces jours derniers, ont naturellement augmenté, ont nécessité, d'après la volonté expresse de mes médecins, un séjour momentané sous un climat plus doux.

Pour me rencontrer avec le courrier extraordinaire qui m'est annoncé de Miramar, dont j'attends les nouvelles avec une anxiété facile à comprendre, j'ai l'intention de partir pour Orizaba.

C'est avec la plus grande confiance que je remets à votre tact et maintien de la tranquillité de la capitale et des points les plus

importants qui sont, à cette heure, occupés par les troupes de votre commandement.

Dans ces circonstances douloureuses et difficiles, je compte plus que jamais sur la loyauté et l'amitié que vous m'avez toujours témoignées.

Je suivrai l'itinéraire ci-joint, et je prendrai avec moi les trois escadrons de hussards du corps des volontaires autrichiens et les hommes disponibles de la gendarmerie.

Cette lettre vous sera remise par le conseiller d'État Herzfeld, mon ancien compagnon de mer, que je mets à votre disposition, *pour vous donner tous les éclaircissements.*

Je vous réitère, ainsi qu'à la maréchale, ma vive gratitude pour les tendres sentiments qui ont fait tant de bien à mon pauvre cœur.

Recevez, mon cher maréchal, les assurances de toute ma sincère amitié.

MAXIMILIEN.

A ce moment critique où le dévouement pouvait devenir périlleux, M. Larès se présenta au palais et déclara, au nom de ses collègues, que tout le ministère se retirerait si l'empereur quittait Mexico. M. Herzfeld en avisa immédiatement le quartier général.

Mexico, le 20 octobre 1866.

Excellence,

M. Larès vient de présenter la démission de tout le ministère, et a déclaré qu'aussitôt que l'empereur sortirait de la capitale, *il n'y aurait plus de gouvernement.* Sa Majesté étant dans un état de faiblesse extrême et insistant pour partir, il faudra pren-

dre des mesures. Je supplie Votre Excellence de vouloir conseiller l'empereur encore ce soir.

Je suis, etc.

HERZFELD.

Instruit de ce grave incident, le maréchal Bazaine écrivit aussitôt au président du conseil, que c'était manquer de loyauté et de générosité que d'abandonner l'empereur à pareille heure, après avoir recherché toute sa confiance, et qu'il se verrait forcé de prendre certaines mesures vis-à-vis des ministres, s'ils persistaient dans leur résolution.

Sans cette décision énergique et commandée par les circonstances, tout le gouvernement du pays incombait brusquement au commandement français, au moment même où des renseignements précis, déjà reçus par le quartier général, prouvaient que tous les partis étaient sur le point de se lever en masse contre les étrangers, et de massacrer les petits corps français, encore très disséminés sur le territoire, dans une nouvelle nuit des Vêpres siciliennes. A la tombée du jour, M. Herzfeld venait au quartier de Buena-Vista demander conseil sur la situation, de la part de Maximilien. Sur ces entrefaites, les ministres intimidés répondaient qu'ils seraient trop heureux de continuer à s'acquitter de leur mission. Le maréchal, à qui l'envoyé de Maximilien s'ouvrit confidentiellement sur le projet définitif de son souverain, décidé à l'abdication, répondit que Sa Majesté pouvait partir et voyager en toute sécurité, et qu'il se chargeait de tout. Le général en chef pensait, en effet, que les chances de la monarchie ne pouvaient que s'amoinrir, et il ne se sentait pas le courage de retenir Maximilien qu'il laissait libre de suivre

ses propres inspirations. Toutefois, il fallait avant tout gagner du temps, pour permettre à des détachements français, exilés encore, à cette date, à six cents lieues de Mexico, de se masser et de se replier sur le gros de l'armée. Une abdication brusque devait déchaîner l'insurrection de tout le pays; pour y obvier, il fallait que Maximilien prétextât une absence provisoire, qui permît d'installer une régence, de façon à conduire doucement le pays à une autre forme gouvernementale. Une abdication, datée de l'Europe, pouvait seule prévenir une grande secousse et sauvegarder notre armée. Tel était le plan auquel le maréchal désirait rallier Maximilien. A sept heures du soir, le prince attendait avec impatience dans son palais la réponse du quartier général. Au moment où il la reçut, il se promenait de long en large en proie à une grande agitation; après sa lecture, il parut soulagé. Les dernières paroles qu'il prononça, avant de s'éloigner de Chapultepec, révélaient toutes ses pensées : « Je ne puis plus en douter, ma femme est folle. Ces gens-là me tuent à petit feu. Je suis épuisé. Je m'en vais. Remerciez bien le maréchal de cette nouvelle preuve de dévouement. Je pars cette nuit, et s'il désire m'écrire, voici mon itinéraire. »

A deux heures du matin, le 21 octobre, trois voitures escortées par trois escadrons de hussards autrichiens et par des gendarmes hongrois roulaient sur la chaussée de la *Piedad*. Le père Fischer, le ministre Arroyo, le colonel de Kodolich et le docteur Bash, accompagnaient l'empereur à Orizaba, où une résolution publique et définitive, déjà présentée par l'opinion, devait être prise par le souverain. Le même soir, Maximilien, qui était venu coucher à l'hacienda

de Zoquiapa, traçait une missive toute confidentielle qu'un officier autrichien apportait dans la nuit au quartier général français. Cette lettre n'était que le corollaire de l'entrevue du maréchal et de M. Herzfeld.

Hacienda de Zoquiapa, 21 octobre 1866,  
au soir.

Mon cher maréchal,

Demain, je me propose de déposer entre vos mains les documents nécessaires pour mettre un terme à la situation violente dans laquelle se trouvent non-seulement ma personne, mais aussi le Mexique entier. *Ces documents devront rester réservés jusqu'au jour que je vous indiquerai par le télégraphe.*

Trois choses me préoccupent, et d'une fois je veux dégager la responsabilité qui m'incombe.

La première : que les cours martiales cessent d'intervenir dans les délits politiques ;

La seconde : que la loi du 3 octobre soit révoquée de fait ;

La troisième : que, pour aucun motif, il n'y ait de persécutions politiques, et que toutes espèces d'hostilités cessent.

Je désire que vous appeliez les ministres Larès, Marin et Tavera, afin de convenir des mesures indispensables pour assurer ces trois points, *sans nécessité que mes intentions exprimées dans le premier paragraphe transpirent tant soit peu.*

Je ne doute pas que vous n'ajoutiez cette nouvelle preuve de véritable amitié à toutes celles que vous m'avez données, et, par avance, je vous donne mes sentiments de gratitude en même temps que je vous renouvelle les assurances de considération et d'amitié avec lesquelles je suis,

Votre très affectionné,

MAXIMILIEN.

Comme on le voit, Maximilien recommandait instamment de ne pas laisser transpirer, même vis-à-vis de son propre conseil, son projet d'abdication ; en second lieu, il pria le maréchal de réunir ses ministres pour leur communiquer ses ordres, d'autant plus importants, que la loi du 3 octobre était révoquée. Au moment où il allait quitter le pays, le souverain ne voulait plus que le sang coulât inutilement. Le lendemain même, le 22 au matin, le général en chef, quoique le gouvernement français lui eût recommandé de ne pas s'immiscer dans la politique, s'empressait, par dévouement pour l'empereur Maximilien, de convoquer et de réunir MM. Larès, président du conseil, Marin, ministre de l'intérieur, et Tavera, ministre de la guerre. Il leur signifiait officiellement les volontés de leur souverain, et donnait l'ordre de les mettre à exécution. Il faut ajouter que les ministres Larès et Marin se déclarèrent peu disposés à accéder aux idées généreuses de Maximilien. Le maréchal répondit de son côté à l'empereur, en l'informant de la mise à exécution de ses ordres, qu'il ne pouvait cesser les hostilités là où les dissidents et les partis qui n'avaient pas reconnu l'empire viendraient attaquer les troupes françaises. En effet, le quartier général n'avait pas pouvoir pour signer un armistice avec les libéraux. Il ne lui appartenait pas de modifier de son autorité privée le programme militaire du corps expéditionnaire, dont la mission était de défendre l'empire. L'évacuation du reste suivait son cours, et le nombre des places occupées par nos armes diminuait de jour en jour.

Maximilien changea encore cette fois de projet ; car jamais il n'adressa au maréchal ni les graves documents ni la dépêche télégraphique annoncés dans sa lettre confidentielle

du 21 octobre. Un incident, important à relater, marqua les débuts du voyage du jeune souverain. Les relais du cortège impérial avaient été disposés à dessein, de façon à ce que le général Castelnau ne pût approcher Maximilien. Pourtant, les deux voyageurs se rencontrèrent un instant dans le village d'Ayotla, à l'heure du déjeuner, et quoique l'envoyé de Napoléon III eût cherché accès auprès du jeune empereur, il dut se résigner à partir sans pouvoir obtenir une audience.

Le voyage de l'Empereur s'accomplit rapidement, sans être inquiété par les guerillas qui, si elles n'eussent été tenues en respect par le déploiement de nos troupes, avaient l'intention de s'emparer de sa personne. Un gros mouvement de contingents juaristes s'était accusé du côté d'Oajaca, que Porfirio-Diaz venait menacer. Pendant tout le trajet, Maximilien ne s'arrêta que chez le clergé mexicain. Le 24 octobre, il couchait déjà dans le presbytère d'Acacingo. Le chemin qui sépare ce gros village de la Cañada est raviné par les pluies d'hivernage et plein de sables pendant les sécheresses. Le pays est tourmenté, et couvert de bois, où il fallut redoubler de surveillance contre les bandes. Il y eut un instant où le trouble s'empara de l'entourage du souverain.

En avant sur la route, un gros tourbillon de poussière venait de se soulever sous les pas d'une troupe de cavaliers rouges. C'était un des escadrons de la contre-guerilla française qui venait flanquer la marche de Sa Majesté. Maximilien s'enquit des différents postes que les contre-guerillas occupaient dans les Terres-Chaudes ; puis il retomba dans le silence obstiné qu'il avait conservé depuis son départ de

Chapultepec. En mettant pied à terre à la Cañada, il demanda l'hospitalité à la cure ruinée de ce petit bourg. La nuit s'écoula tristement dans une chambre glaciale, et le lendemain matin, vers sept heures, le cortège s'ébranla dans la direction d'Orizaba. Un brouillard épais s'étendait sur les défilés des Cumbres et voilait au loin la vallée. Pendant toute la marche, Maximilien fut éprouvé par la fièvre : il quitta sa voiture pour descendre à pied les nombreux lacets de la grande chaîne de montagnes qui domine les Terres-Chaudes. Enveloppé d'un long vêtement gris et coiffé d'un *sombrero* blanchâtre à petits bords, l'empereur marchait rapidement, la tête penchée, suivi de son fidèle compagnon, le docteur allemand Bash. Parfois, aux détours du chemin, il faisait halte pour attendre son escorte et pour jeter un dernier regard aux horizons qu'il ne comptait plus revoir. Vers onze heures, le curé d'Aculcingo, misérable hameau situé au pied des Cumbres, offrit un maigre repas à Maximilien. Quand on voulut se remettre en route, on s'aperçut que les huit mules blanches qui traînaient les voitures de la cour venaient d'être volées ; et on dut attendre deux longues heures avant de se procurer d'autres animaux, par voie de réquisition. Le soleil disparaissait déjà à l'horizon quand on arriva au gracieux village d'Ingenio noyé dans la verdure. Là, sur le chemin, une foule nombreuse de cavaliers, de piétons, de curés à cheval suivis d'Indiens et d'habitants d'Orizaba, attendaient l'empereur pour l'acclamer à son passage et l'escorter jusqu'à la ville, encore éloignée de deux kilomètres. En apercevant les clochers d'Orizaba, le colonel de Kodolich donna l'ordre à la cavalerie française de ralentir sa marche, Sa Majesté désirant entrer seule

dans les rues où elle se savait attendue par la population.

Une des tendances marquées de Maximilien, qui s'est accusée nettement pendant tout son règne, était de se montrer à son peuple le plus rarement possible entouré des Français, pour qui il ressentait en général une profonde antipathie. Un savant critique, M. Dubois, qui a publié dans le journal le *Temps* une consciencieuse analyse des « Souvenirs de voyage » tracés par l'archiduc autrichien pendant sa première jeunesse, y constate l'expression de ces sentiments défavorables à la France. Il conclut même en avouant que l'étude du caractère du prince a diminué à ses yeux le descendant de Charles-Quint. « Il faut bien reconnaître, ajoute cet écrivain, que lorsque Maximilien accepta la couronne mexicaine, d'autres avaient brandi l'épée pour lui, et ces autres, il ne paraît pas les avoir aimés beaucoup. Il se montre, en effet, dans ses écrits, plein de préventions contre la France et les Français. L'empereur Napoléon III est presque seul excepté de cette défaveur, qui contraste si fort avec le fanatisme du prince pour les Espagnols. Dès 1852, quelques mois après le 2 décembre, avant la proclamation de l'empire, le futur empereur du Mexique reconnaît au futur empereur des Français « l'esprit puissant d'un homme d'État qui domine son siècle. » Nul doute que cette impression n'ait subsisté, et qu'elle n'ait, au moment décisif, justifié chez le prince la confiance en lui-même et en son étoile, à laquelle il était naturellement tout disposé. Mais il faut répéter qu'en général le prince nous refuse ses sympathies : nous ne sommes ni assez catholiques, ni assez romantiques. Peut-être aussi les préventions qu'il manifeste proviennent-elles de ce ressentiment intime et profond contre la France, sur lequel

les nécessités politiques peuvent bien parfois jeter un voile, mais qui, pour de bonnes et de mauvaises raisons, doit être héréditaire dans la maison de Hapsbourg. Quoi qu'il en soit, le prince n'aime pas notre langue, et il félicite l'empereur François-Joseph de l'avoir autant que possible proscrite de sa cour; il n'aime pas nos modes, et il félicite les Espagnols de ne pas les avoir adoptées; mais ce qu'il déteste surtout, ce sont nos idées et notre esprit. »

Bien des questions eussent pu être résolues par le maréchal, d'une façon plus conciliante dans des conversations intimes que par correspondance; mais Maximilien lui avait souvent recommandé de ne venir que rarement au palais de Mexico, où les visites du général en chef français pouvaient, prétendait l'Empereur, être interprétées défavorablement par les Mexicains. Lorsqu'il résidait au palais retiré de Chapultepec, il lui exprimait le désir contraire. Cette même règle de conduite se retrouve dans les derniers écrits de Maximilien à son ministre de la guerre, datés de la ville de Queretaro : il y a exprimé toute son impatience du joug français et sa joie du départ de l'intervention, à laquelle pourtant il devait son trône. Cette attitude, prise dès le début de son règne, manquait de logique.

XVI

Maximilien fit son entrée dans la ville d'Orizaba, pleine d'enthousiasme, à travers une haie d'infanterie française et de gardes nationaux échelonnés dans les rues, au bruit des pétards et des carillons sonnans à toutes volées. Il se retira aussitôt dans la maison de l'opulente famille Bringas. Le salon de Bringas, le plus grand contrebandier du Mexique, était le rendez-vous connu de tous les ennemis de l'Intervention, et, tout récemment, plusieurs conciliabules secrets s'y étaient tenus, lors du passage et sous la présidence du général Uruga, descendant s'embarquer au port de la Vera-Cruz. Pendant son court séjour d'une semaine à Orizaba, le jeune empereur ne se montra en public que pour se rendre à l'établissement de bains. Dès qu'il eut reçu le courrier d'Europe qui lui apportait des nouvelles navrantes de la santé de l'impératrice, il se retira dans l'*hacienda la Jalapilla*, voisine de la ville et perdue à travers les caféiers et les cannes à sucre. Il hésitait encore à abdiquer; le père Fischer, profitant de son influence sur le jeune empereur, sous prétexte que son